

MÉLANGES

de la Casa de Velázquez

> Les transferts de technologie au premier millénaire av. J.-C. dans le sud-ouest de l'Europe

> Las transferencias de tecnología durante el primer milenio a.C. en el suroeste de Europa

TOME 43-1

NOUVELLE SÉRIE
2013

Approche technique des pratiques épigraphiques dans la péninsule Ibérique au I^{er} millénaire av. J.-C.

Nathalie Barrandon

Avertissement

Le contenu de ce document relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Le contenu de ce document peut être consulté et reproduit sur un support papier ou numérique sous réserve que ce soit strictement réservé à un usage soit personnel, scientifique ou pédagogique, excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document. Pour plus de détails, consultez www.casadevelazquez.org.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

© Casa de Velázquez

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Approche technique des pratiques épigraphiques dans la péninsule Ibérique au I^{er} millénaire av. J.-C.

Nathalie Barrandon

Université de Nantes

Mises à part les langues exogènes (le phénicien, le grec puis le punique et le latin), les deux grandes familles linguistiques de la péninsule Ibérique, les mieux connues parce qu'elles ont laissé un nombre important d'inscriptions, sont l'ibérique et le celtibérique (fig. 1, p. 175).

Les textes en ibérique, une langue autochtone de type agglutinante, ont été trouvés sur la côte méditerranéenne et dans la moyenne vallée de l'Èbre¹. Avec à ce jour plus d'un millier d'inscriptions² cette écriture est déchiffrée, mais la langue reste incomprise. Le celtibérique est une langue indoeuropéenne de type flexionnel³. Nous avons à disposition une centaine d'inscriptions⁴ qui permettent une certaine maîtrise de sa grammaire et de sa conjugaison, mais cela n'est pas suffisant pour connaître le vocabulaire de cette langue et donc les traduire⁵.

Les documents épigraphiques trouvés reflètent la richesse des échanges culturels que la péninsule Ibérique a connus. De nature commerciale à partir du VIII^e siècle av. J.-C., à l'occasion des colonisations phéniciennes puis grecques, ces premiers échanges permirent la naissance des écritures paléohispaniques. L'intégration dans l'Empire romain eut des conséquences durables sur les langues paléohispaniques puisqu'elles sont abandonnées au profit du latin, dès le II^e siècle av. J.-C. au sud et essentiellement lors de

173

¹ Pour la présentation de cette langue et de son écriture on se reportera aux *MLH* III-1 et à FLETCHER, 1985 et 1992 ; UNTERMANN, 1995 et 2001b ; Hoz, 1993 a et b, 2000-2001.

² Voir les *MLH* II et III-2 et les chroniques épigraphiques publiées dans la revue *Palaeohispanica*.

³ La langue des Celtibères a le trait typique des langues celtiques, avec la disparition du *p* en position initiale ou entre deux voyelles, voir GORROCHATEGUI, 1994.

⁴ Voir les *MLH* IV, pp. 538-722 et les chroniques épigraphiques publiées dans la revue *Palaeohispanica*.

⁵ Pour la présentation de cette langue et de son écriture on se reportera aux *MLH* IV et V et à UNTERMANN, 2001 b ; Hoz, 1995 c et 2000-2001 ; JORDÁN CÓLERA, 1998.

l'acquisition du droit latin, entre la dictature de César et le règne de Vespasien, au nord. Avant cette latinisation on observe une période plus ou moins longue de transition, pendant laquelle les écritures et les pratiques épigraphiques connurent des mutations importantes.

On relève pendant toute cette période une grande variété de supports et de techniques d'écriture adaptées à ces supports. Il s'agit ici d'étudier les apports des populations exogènes dans l'écriture des langues paléohispaniques, notre but ici étant d'affiner la connaissance de la période de transition entre les III^e et II^e siècles av. J.-C., c'est-à-dire l'impact immédiat de l'intégration dans l'Empire romain. Comment expliquer les choix, adoption ou rejet, de certaines technologies par les Ibères aux traditions épigraphiques pourtant séculaires⁶ ?

Les difficultés de cette étude sont directement liées à celles inhérentes à l'établissement des chronologies de la documentation, avec quelques nuances malgré tout, selon les supports⁷. Si les céramiques sont relativement bien datées — les inscriptions connaissent alors un *terminus post quem* —, elles ne sont toutefois pas le matériau le plus utile pour comprendre les mutations des sociétés, car les technologies utilisées sur ce support sont fort simples et presque universelles. Les monnaies présentent une chronologie relative pour laquelle le *terminus ante quem* est fixé avec la mesure de Pompée qui, après la guerre contre Sertorius, semble avoir interdit toutes les frappes indigènes. Mais les dates initiales des productions monétaires non coloniales sont discutées : elles se placent dans la première moitié du II^e siècle⁸. Les supports métalliques non monétaires (plomb, fer et bronze) ont bien souvent été trouvés hors stratigraphie, on ne peut alors se fonder que sur le contexte archéologique général du lieu de découverte pour les dater. Il y a malgré tout quelques exceptions, nous y reviendrons. La pierre a régulièrement connu le même sort, notamment les stèles souvent trouvées en remploi pour leur forme utile à la construction. Ces inscriptions sont donc bien souvent datées en fonction du dynamisme de la cité concernée par la découverte, ce qui reste aléatoire. La période préromaine se distingue malgré tout de la période romaine. Après un point sur les héritages préromains, nous évaluerons l'impact immédiat de la conquête romaine pour traiter de quelques mutations effectives avant l'abandon des écritures paléohispaniques.

174

⁶ Une problématique similaire avait été soulevée par BATS, 1988, pour la Gaule méridionale ; il soulignait à juste titre : « Adopter un alphabet et écrire, ce n'est pas seulement résoudre un problème technique mais cela correspond à la fois à un moment de l'évolution interne d'une société et aux fonctions que cette société lui assigne » (p. 133).

⁷ Le sujet des supports des inscriptions paléohispaniques a fait l'objet d'une thèse d'Ignacio Simón Cornago soutenue à Saragosse, non consultée, d'un article de C. Ruiz Darasse pour la région valencienne (RUIZ DARASSE, 2006), qui synthétise son mémoire de DEA que nous avons pu consulter — nous en remercions l'auteure —, ainsi que d'une partie de sa thèse pour la partie septentrionale (RUIZ DARASSE, 2011, pp. 222-236).

⁸ BARRANDON, 2011, pp. 57-62.

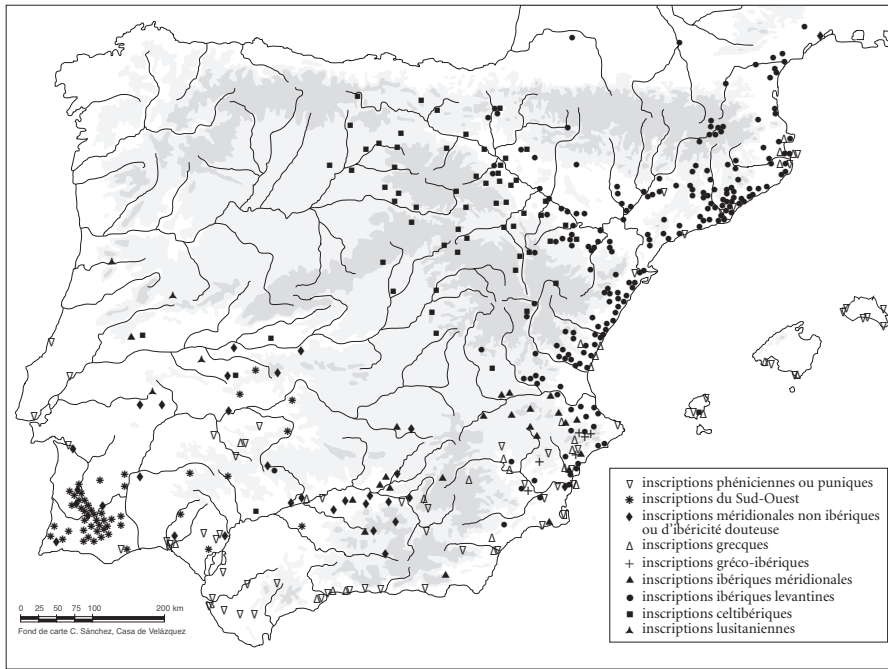


FIG. 1. — Carte de répartition des inscriptions préromaines de la péninsule Ibérique (réalisée d'après <http://hesperia.ucm.es/img/Mapa_General_Inscripciones_Prelatinas.jpg>)

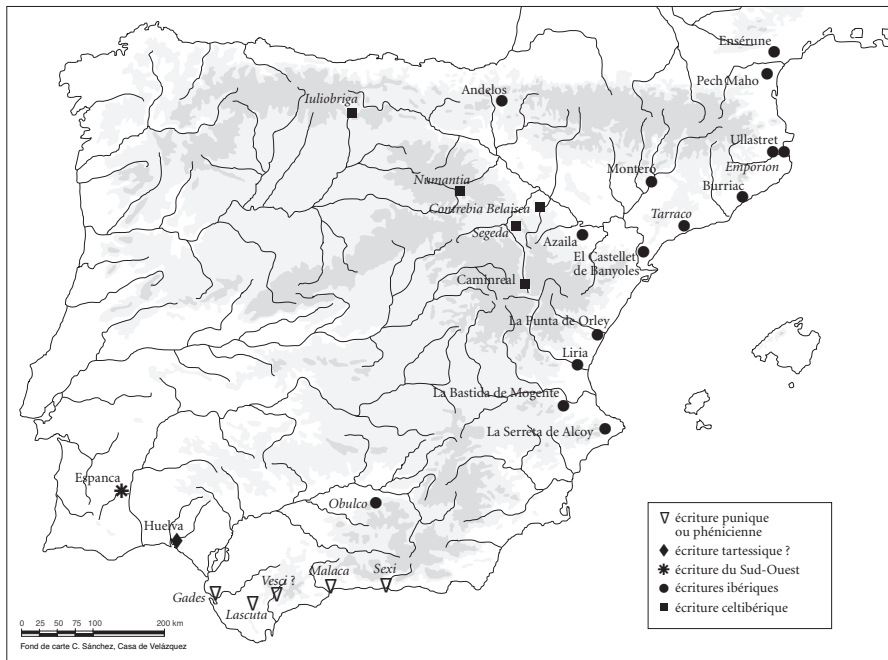


Fig. 2. — Carte de localisation des lieux cités dans le texte

Les cultures épigraphiques prélatines

L'écriture arrive dans la péninsule Ibérique avec la colonisation phénicienne au IX^e siècle sur la côte andalouse, notamment autour de Gadès (fig. 1 et 2, p. 175). Les textes phéniciens ont été trouvés essentiellement sur des céramiques et aussi sur quelques objets précieux. Les contacts des indigènes avec ces Phéniciens ont permis, entre autres, leur familiarisation avec le principe de l'écriture et ses supports. C'est dans le royaume de Tartessos que J. de Hoz place la naissance de la première écriture paléohispanique⁹. Si l'utilisation de supports périssables est envisagée, seuls les graffiti attesteraient cette écriture. Il est cependant souvent délicat de déterminer si ces graffiti, comme par exemple ceux trouvés à Huelva¹⁰, sont paléohispaniques ou phéniciens.

Le sud-lusitanien, ou écriture dite du Sud-Ouest, est quant à lui parfaitement identifié¹¹. Les documents ont été trouvés au sud du Portugal ainsi que, pour quelques exemplaires, en Andalousie et en Estrémadure. Un des documents les plus célèbres de cette écriture est l'abécédaire d'Espanca (Bas Alentejo, Portugal), trouvé en 1987, hors contexte archéologique¹². C'est une plaque d'ardoise de 40 x 28 x 2 cm sur laquelle deux lignes ont été écrites par deux mains différentes (fig. 3). La première étant plus sûre et plus régulière que la seconde, on en déduit qu'il s'agissait d'un exercice d'écriture : un inventaire de graphèmes et sa copie par un élève. C'est cet abécédaire qui a convaincu J. de Hoz de l'existence d'une écriture intermédiaire, dite tartessique, entre le phénicien et l'écriture sud-lusitanienne, car certains graphèmes de l'abécédaire ne se retrouvent pas dans les textes en sud-lusitanien¹³. Il s'agissait ici d'apprendre un modèle théorique afin de l'utiliser pour la langue des inscriptions sud-lusitaniennes, langue que l'on classe dans la branche celte des langues indoeuropéennes¹⁴.

En ce qui concerne les supports de cette écriture, ils sont tout à fait remarquables, car, mis à part quelques éventuels graffiti, nous connaissons plus de 80 stèles¹⁵. Elles émanent souvent d'un contexte funéraire, il s'agissait donc d'une écriture à usage symbolique. La chronologie de cette écriture est discutée, mais elle se situe probablement aux VI^e-V^e siècles, à une époque où d'autres colons s'installaient sur les côtes méditerranéennes de la Péninsule : les Grecs¹⁶.

S'il y eut éventuellement des contacts entre des commerçants grecs et les Ibères du royaume de Tartessos, l'installation des Grecs en péninsule Ibérique ne fut effective qu'au VI^e siècle, à *Emporion*. En outre, des comptoirs grecs sont mentionnés

⁹ Hoz, 1986, 1989 et 1991, non consulté à temps, mais maintenant incontournable : Hoz, 2010.

¹⁰ *MLH IV*, pp. 102-103.

¹¹ *MLH IV*, pp. 93-348.

¹² *MLH IV*, J. 25.1 ; CORREA, 1989 ; HOZ, 1990 ; CORREA, 1993.

¹³ HOZ, 1991 ; CORREA, 2005.

¹⁴ KOCH, 2009.

¹⁵ *MLH IV*, pp. 204-348.

¹⁶ ROUILLARD, 1991 ; DOMÍNGUEZ, 2006, avec une bibliographie complète.

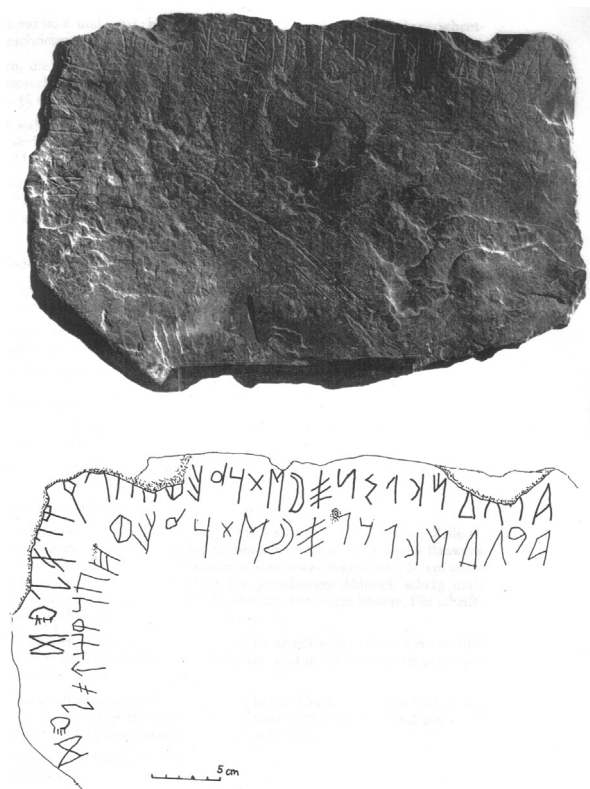


FIG. 3. — Abécédaire : MLH IV, J.25.1, Espanca (© Dr. Ludwig Reichert Verlag Wiesbaden)

par Strabon dans sa description de la région de Valence, à l'exemple d'*Hemeroskopeion*¹⁷. Les études archéologiques ont par ailleurs mis en valeur l'impact de la culture grecque dans toute cette région. Il est donc assez logique d'y avoir trouvé des inscriptions en grec, principalement sur céramique ou sur plomb ; plus tardivement ce corpus est complété à *Emporion* par des légendes monétaires et des inscriptions sur mosaïques¹⁸. Dans l'ensemble, on soulignera le faible nombre d'inscriptions trouvées, mais l'acculturation fut suffisamment importante pour que des Ibères de Contestanie (région de Valence) s'approprient cette écriture : l'alphabet ionien y a été adapté pour écrire l'ibérique¹⁹. Les supports retenus furent le plomb ou la céramique, la plupart d'entre eux sont datés du IV^e siècle²⁰. Parallèlement au gréco-ibère, deux autres écritures ont été élaborées dans la même région : l'ibérique méridional et l'ibérique levantin. La présence

¹⁷ STRABON, III, 4, 6.

¹⁸ IAGIL ; Hoz, 1995 d ; Hoz, M. P., 1997 ; et Hoz, 2006.

¹⁹ Id., 1987 et 1994.

²⁰ Id., 2001.

de ces trois écritures est observée sur un seul site, celui de la Serreta de Alcoy en Contestanie²¹. Toutefois l'ibérique méridional et l'ibérique levantin connurent davantage de succès que le gréco-ibère, et se diffusèrent dans toute l'Ibérie.

L'ibérique méridional ne fut utilisé que dans une vingtaine de sites archéologiques, de Cordoue à la région de Valence, et seuls huit ateliers monétaires sont connus²². Cette écriture a dû être élaborée au v^e siècle. Selon J. de Hoz, l'ibérique méridional est un héritage des premières écritures paléohispaniques²³, même si la transmission de l'une à l'autre est encore une énigme. La principale caractéristique commune des écritures paléohispaniques, à la différence du grec ou du phénicien, est qu'elles mélangent l'alphabet et le syllabaire, on parle donc d'écritures semi-syllabaires²⁴. Quelques supports sur céramiques et quelques monnaies nous prouvent que l'écriture méridionale fut employée jusqu'à la fin du III^e siècle, voire au début du II^e siècle. Les inscriptions en ibérique levantin sont présentes quant à elles sur toute la côte depuis la région de Valence jusqu'au Roussillon inclus. Le corpus est considérable pour l'époque²⁵, plus de mille cinq cents inscriptions produites principalement entre la fin du v^e siècle et le début de notre ère.

178

Les supports de ces deux écritures sont variés et ont évolué sur cette longue période : avant la conquête romaine, étaient utilisés essentiellement le plomb et les céramiques de luxe, ibériques peintes et attiques. Les messages avaient donc un lectorat restreint, celui qui avait l'objet en main. Leur contenu est souvent difficile à déterminer puisque la compréhension de l'ibérique n'est pas encore possible. Toutefois quelques caractéristiques se dégagent²⁶. Dans la majorité des graffiti sur céramique, le texte est réduit à quelques graphèmes. Les graffiti sur contenants peuvent avoir été utiles pour le stockage ou les activités artisanales. Sur les céramiques attiques ils sont certainement des marques de propriété ou de distribution. On ne retrouve pas de graffiti sur les céramiques de cuisine, en revanche, elles sont nombreuses sur les vases ibériques peints. Ces vases peints relèvent d'une tradition ibère datant au moins du VI^e siècle, et pour laquelle on note une multiplication des supports à partir du III^e siècle. Les décors sont variés et stylisés : cette expression culturelle remarquable fut complétée par des textes peints. À Liria (*Edeta*), plus

²¹ *MLH* III, G.1.1-8.

²² RUIZ DARASSE, 2006.

²³ HOZ, 1993, a a établi le lien entre l'écriture méridionale et l'écriture sud-lusitanienne. Il s'agirait d'une adaptation. D'un point de vue graphique, cela paraît évident, mais cette évidence est difficile à expliquer à cause du hiatus qui les séparent et des origines géographiques relativement éloignées.

²⁴ Les signes alphabétiques sont employés pour les voyelles et les consonnes, sauf dans le cas des occlusives qui ont un signe syllabique avec un graphème pour chaque combinaison avec une voyelle, ex : ta/to/ti ou ba/be/bi... L'ibérique levantin est composé de 28 graphèmes.

²⁵ HOZ, 1995 b.

²⁶ Voir RUIZ DARASSE, 2006, pour la région de Valence, et PANOSA DOMINGO, 1999, pour la Catalogne.



FIG. 4. — Inscription ibérique (MLH III, F.13.18) sur un *sombbrero de copa d'Edeta* (d'après ARANEGUI GASCÓ, 1997, p. 217, © Presses universitaires de Franche-Comté)

de 30 % des vases peints avec un décor complexe ont une inscription (fig. 4)²⁷. Il semble qu'elle explicitait le sens des décors, mais un caractère votif n'est pas exclu, tout comme une information sur la destination du vase ou son fabriquant²⁸. Cette expression écrite n'a pas impliqué d'innovations techniques spécifiques par rapport aux décors.

Il en est de même en ce qui concerne les métaux. La maîtrise du travail du fer, que ce soit pour des outils ou des armes, est ancienne, toutefois on ne connaît qu'une seule inscription sur ce support, en l'occurrence une *falcata*, datée du iv^e siècle²⁹. Le travail du bronze et de l'argent était également parfaitement maîtrisé avant la naissance des écritures, leur utilisation à des fins monétaires, à partir de la deuxième guerre punique, n'est donc pas surprenante. Ce support et la gravure de l'iconographie et des légendes relèvent malgré tout d'influences

²⁷ ARANEGUI GASCÓ, 1997, p. 179. MLH III, F.13.3-72 ; F.11.17 Sagonte.

²⁸ Hoz, 1995 a, p. 72.

²⁹ MLH III, F.15.1.

clairement hellénistiques³⁰. En revanche, à l'instar des Grecs et à l'exception des monnaies, les Ibères n'utilisèrent que peu le bronze comme support d'écriture.

Étant donné ces influences, nous ne sommes pas surpris de trouver de nombreuses inscriptions sur plomb, une pratique originaire du monde grec (fig. 5). De par ce modèle, il est envisagé que ces inscriptions avaient une vocation soit commerciale (lettres), soit comptable (liste de noms ou indication numérique) ou encore religieuse, elles ont notamment pu être des textes votifs ou de défixion³¹. On en a trouvé plus de quatre-vingt en écritures ibériques, principalement dans les régions de Valence, d'Ampurias et dans le Roussillon. L'abondance de ressources en plomb en Occident en faisait un matériau accessible, elles furent précocement exploitées, probablement dès le v^e siècle dans la région de Carthagène et dès l'âge du Fer en Auvergne³². J. de Hoz fait le parallèle entre ce support que l'on se procurait si aisément sur la côte méditerranéenne nord-occidentale et l'utilisation du papyrus en Orient³³. C'est devenu un pur support épigraphique, peut-être le seul à cette époque, puisque le plomb n'a pas été utilisé pour d'autres types d'expression graphique.

Plus diversifiée fut l'utilisation de la pierre. Nous n'insisterons pas sur l'expression graphique rupestre, multiséculaire, dont a bénéficié l'écriture dans les grands sanctuaires ibères³⁴. Plus spécifique fut l'utilisation de la pierre taillée. Le travail de la pierre, pour des stèles ou des sculptures, est un des traits remarquables de la culture ibère. La maîtrise technique était telle qu'inscrire un texte sur ce support ne dut pas poser de difficultés. Y a-t-il malgré tout eu un modèle pour une telle démarche ?

180



FIG. 5. — Inscription ibérique sur plomb : *MLH III*, G.1.1, La Serreta
(© Dr. Ludwig Reichert Verlag Wiesbaden)

³⁰ BARRANDON, 2011, pp. 32-36.

³¹ UNTERMANN, 1987, 1996 et 2001 a ; PANOSA DOMINGO, 1999, pp. 162-165.

³² DOMERGUE, 2008, pp. 22 et 84-87.

³³ HOZ, 2006.

³⁴ Des inscriptions rupestres sont présentes à La Reina (Alcalá del Júcar), El Burgal (Siete Aguas), La Camareta (Murcia), Torre de Minerva (*MLH III*, C.18), Roda de Ter (*MLH III*, D.3) et Cogul (*MLH III*, D.8).

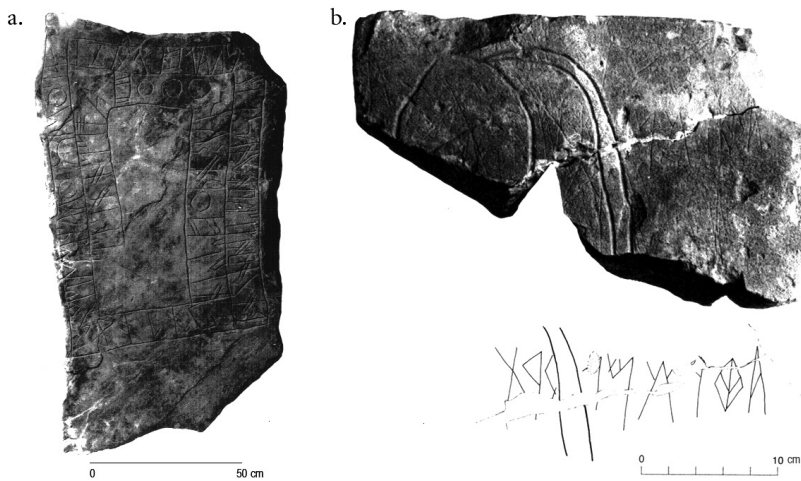


FIG. 6. — Inscriptions sur stèles (© Dr. Ludwig Reichert Verlag Wiesbaden)

a. sud-lusitanienne : *MLH IV*, J.1.1, Fonte Velha, Bensafrim

b. ibérique : *MLH III*, G.12.1, La Alcudia de Elche

Il est difficile d'envisager un héritage sud-lusitanien sachant que les documents n'émanent pas de la même région et qu'il y a un hiatus chronologique entre ces deux pratiques. Peut-être faut-il, comme pour la transmission du semi-syllabaire, imaginer une culture intermédiaire. Toutefois, dans le détail, les stèles sud-lusitaniennes et les plus anciennes stèles ibères sont très différentes, notamment en ce qui concerne l'ordonnancement du texte (fig. 6). Dans les premières, il n'y a que très rarement un décor, le champ épigraphique est presque toujours circulaire et entouré de lignes. Les secondes s'apparentent davantage à des graffiti : l'écriture y est grossière et elles ne sont guère ordonnancées³⁵. Elles sont donc très éloignées des techniques utilisées pour les stèles sud-lusitaniennes. Cette pratique funéraire ibérique se place davantage en continuité avec la tradition des stèles décorées qui concerna de nombreuses régions de la Péninsule. Avec la maîtrise de l'écriture, dessiner quelques graphèmes ne posait guère plus de difficultés qu'une représentation figurée, il n'y a donc pas lieu d'y voir une quelconque évolution technique. Comme dans le cas des céramiques, il s'agissait d'offrir un message écrit, cette fois-ci à un large public. En outre, une seule cité ibère a utilisé l'épigraphie monumentale (identifiée ainsi par la taille des lettres) avant la présence romaine : Ullastret³⁶. L'absence d'autres textes civiques en Ibérie pourrait confirmer l'influence d'*Emporion* sur les pratiques épigraphiques de

³⁵ Voir BARRANDON, 2003 et une inscription d'Ullastret publiée dans VELAZA, 2004.

³⁶ Elles datent au plus tard de la fin du III^e siècle, puisque l'une des deux inscriptions est située en remploi dans la muraille et que le site ne survécut pas à la deuxième guerre punique.

sa voisine ibère. Pourtant nous n'avons pas trouvé d'inscriptions grecques monumentales de cette époque à *Emporion*. Tout cela est donc encore très énigmatique. En tout cas l'idée que la pratique de l'inscription sur pierre se serait développée en Ibérie avant la présence romaine ne fait aucun doute, même si cela fut rare et si les textes sont proches du graffiti. Il fallut attendre la présence d'Italiens et la diffusion du latin pour qu'elle prenne tout son essor et se formalise.

Si l'écriture phénicienne a été décisive pour la formation des écritures paléohispaniques, et les inscriptions grecques pour la diffusion du fait épigraphique (choix des supports et typologie des messages), la conquête romaine a eu un impact radical sur les pratiques des Ibères.

L'impact de la domination romaine

182

Les commerçants puniques avaient pris le relais des Phéniciens après la chute de Tyr et ils soumièrent le sud de la Péninsule après la première guerre contre Rome. Rapidement, le phénicien laissa place au punique et au néopunique, que l'on trouve dans des inscriptions sur céramique et sur stèle³⁷. Les monnaies devinrent aussi un des supports privilégiés de cette écriture, les premières légendes monétaires de Gadès ont été frappées au III^e siècle, voire dès la fin du IV^e av. J.-C.³⁸. D'autres cités phénico-puniques, comme *Lascuta* ou *Malaca*, utilisèrent le néopunique (écriture cursive) sous la domination romaine³⁹. Mais progressivement, le latin s'imposa dans ces cités, comme en témoignent l'exemple de l'atelier monétaire de *Sexs* dont les légendes sont d'abord en punique, puis en néopunique et, à l'époque de César, le nom de la cité est en latin alors que les unités de mesure demeurent en néopunique⁴⁰, ou celui de *Vesci* dont les légendes, d'abord en punique, deviennent bilingues et enfin latines⁴¹.

Utilisé dès le début du II^e siècle av. J.-C. par les gouverneurs, des légionnaires, des commerçants ou par ceux qui prirent en charge l'exploitation minière, le latin devint rapidement la langue et l'écriture dominantes dans toute la province d'Ulérieure. Dans le même temps, les supports de l'écriture se diversifièrent⁴². Les principales ruptures par rapport aux anciennes pratiques péninsulaires sont l'utilisation courante de supports en bronze comme les plaques des textes officiels, les tessères d'hospitalité, les projectiles de fronde

³⁷ VAN DEN BRANDEN, 1987.

³⁸ DCPH 2, pp. 146-154.

³⁹ DCPH 2, pp. 265-266 et 274-278.

⁴⁰ DCPH 2, pp. 352-355.

⁴¹ DCPH 2, pp. 403-404.

⁴² DÍAZ ARIÑO, 2008.

et de catapulte ou les casques de type Montefortino, et l'emploi beaucoup plus limité du plomb, réservé pour les textes de défexion. Des marques de potiers et des inscriptions sur lingots sont aussi des nouveautés diffusées par les Italiens. Du reste, leur utilisation de la céramique comme support d'expression était assez traditionnel. Le choix de la stèle de pierre par les Italiens d'Hispanie pour des épigraphies funéraires fut précoce et courant ; néanmoins, ils diffusèrent également le fait d'écrire sur des plaques, de marbre ou de pierre, pour des épigraphies publique ou funéraire.

La présence de cette épigraphie latine diversifiée dut certes faciliter la latinisation des Ibères d'Ultérieure, mais comment expliquer un abandon si rapide et généralisé de leur écriture ? Qu'avaient-ils fait de la fierté dont témoigne Strabon lorsqu'il évoque, chez les Turdétans, la conservation de chroniques historiques, poèmes et lois rédigés en vers et vieux de six mille ans⁴³ ? L'écriture à laquelle Strabon fait référence peut être le tartessique, mal assuré par nos découvertes, ou l'ibérique méridional, car nous ne pouvons guère nous fier à cette mention des six mille ans. Il faudrait alors imaginer qu'une de ces deux cultures utilisait des supports périssables pour de tels textes. Cicéron nous indique, à propos de poètes natifs de Cordoue, que c'est le latin qui est utilisé pour la création littéraire locale⁴⁴. Cordoue était, depuis la fondation de Marcellus, une cité peuplée d'Italiens et d'Ibères ; on pouvait y parler ibère mais l'écriture utilisée fut certainement directement le latin. Alors que le néo-punique tomba en désuétude seulement à la fin de la République, le latin a très rapidement supplanté l'écriture ibérique méridionale, notamment dans les cités ibères et surtout italo-ibères. Le processus de cet abandon est visible dans certaines légendes monétaires. Par exemple, *Obulco* émet des monnaies avec des légendes en ibérique méridional dans la première moitié du 1^{er} siècle mais elles sont ensuite inscrites en latin⁴⁵. Dans l'ensemble, les inscriptions méridionales ne sont pas postérieures au milieu du 1^{er} siècle. La mixité (Italiens et Ibères) explique-t-elle à elle seule cet abandon précoce, alors que le punique se maintient ?

La latinisation rapide des Ibères s'arrête presque à la frontière des deux provinces, sans raison administrative évidente. Elle correspond surtout à la partition entre écriture méridionale et écriture levantine. Si nous comprenons aisément que l'écriture latine ait rapidement supplanté l'écriture ibérique dans la vallée du Guadalquivir où elle ne fut jamais utilisée massive-

⁴³ STRABON, III, 1, 6 : « Σοφώτατοι δ' ἐξετάζονται τῶν Ἰβήρων οὗτοι, καὶ γραμματικῶν χρωῖνται, καὶ τῆς παλαιᾶς μνήμης ἔχουσι συγγράμματα καὶ ποιήματα καὶ νόμους ἑμμέτρον ἔξασχίλιον ἐπῶν, ἃς φασί » (« Les Turdétans sont réputés les plus savants des Ibères. Ils connaissent l'écriture et possèdent encore, témoins de leur antique passé, des chroniques historiques, des poèmes et des lois en vers qu'ils disent vieux de 6000 ans »). Les Ibères d'Ultérieure savaient-ils encore lire ces poèmes au début du 1^{er} siècle, à l'époque de la source de Strabon, Posidonios ?

⁴⁴ CICÉRON, *Pro Archias*, X.

⁴⁵ DCPH, pp. 289-295.

ment et où la présence italique fut précoce, nous sommes davantage étonnée par cette situation en Contestanie/Édetanie, d'autant que l'écriture levantine y avait encore de beaux jours devant elle. Il faut aussi envisager que l'écriture méridionale avait trouvé ses limites pratiques par rapport au latin.

L'abandon des écritures paléohispaniques connut donc des rythmes différents selon les régions. Ces différences relèvent de deux critères : l'existence, à l'arrivée des Romains, de pratiques épigraphiques maîtrisées et toujours très utiles aux populations, comme c'est le cas pour l'ibérique levantin, et l'ancienneté et l'intensité des contacts entre les différentes cultures. C'est ainsi que nous pouvons expliquer un autre fait majeur de l'intégration dans l'Empire romain, l'adoption des signes ibériques par les Celtibères au détriment de l'alphabet latin ; avec le maintien de l'écriture ibérique levantine, elle témoigne du dynamisme des pratiques ibériques.

184

Contrairement à la situation méridionale, les Ibères septentrionaux continuèrent majoritairement d'employer leur langue et leur écriture jusqu'à l'époque césaro-augustéenne. Dans les premiers temps de la conquête, le faible nombre d'immigrés italiens, presque uniquement à *Tarraco* et *Emporiae*, peut expliquer une latinisation plus tardive. Mais il faut aussi chercher des réponses dans les structures internes des sociétés concernées : ont-elles été moins bouleversées par la domination romaine que dans le Sud ? L'ibérique levantin restait-il adapté aux nouvelles réalités sociales ?

L'histoire d'une écriture est souvent surprenante. Alors que la domination romaine entraîne la disparition de l'ibérique méridional, naît en Citérieure une nouvelle écriture : le celtibérique. Les inscriptions celtibères ont été trouvées principalement dans le bassin moyen et supérieur de l'Èbre et le bassin supérieur du Douro. Les Celtibères ont adapté l'écriture ibérique levantine à leur propre langue, ne privilégiant pas l'écriture des conquérants⁴⁶. Les premiers témoignages de cette écriture à la chronologie relativement bien fixée sont les légendes monétaires, comme par exemple sur les monnaies de *Segeda* émises dans la première moitié du II^e siècle. L'existence, certes douteuse, d'une inscription sur plomb en celtibérique, dans la région de Valence, peut parler en faveur d'une utilisation de cette écriture antérieure à la monétarisation de la Celtibérie⁴⁷.

Les échanges matériels et spirituels avec les Ibères étaient plus développés et plus anciens qu'avec les Italiens dans cette première moitié du II^e siècle. Il ne faut donc pas être étonné que les premiers documents écrits par les Celtibères soient sur des supports propres aux Ibères et relèvent des échanges : monnaie et plomb. La majorité des Celtibères a utilisé tardivement cette écriture si l'on considère le faible nombre d'inscriptions sur *instrumentum domesticum* trouvé, principalement dans trois grandes cités : *Numantia*, *Contrebia Belaisca* et celle

⁴⁶ BARRANDON, 2011, pp. 28-32.

⁴⁷ LORRIO et VELAZA, 2005.

de Caminreal, le dynamisme de ces deux dernières devant être placé entre la fin du II^e siècle et le début du I^{er} siècle⁴⁸. En revanche, l'écriture fut adoptée dans presque toute la Celtibérie pour perfectionner les tessères d'hospitalité propres à la culture celtibère et à *Contrebia Belaisca* pour conserver des textes juridiques ou administratifs (fig. 7)⁴⁹. Ce sont principalement les cités qui ont dû utiliser l'écriture. Le bronze fut alors privilégié, sur le modèle romain. Seules quelques rares stèles funéraires se parèrent également d'un texte, très limité par ailleurs et peut-être tardif, au moins en ce qui concerne la stèle de *Iuliobriga* pour laquelle



Fig. 7. — Inscriptions celtibériques sur bronze (© Dr. Ludwig Reichert Verlag Wiesbaden)

a. MLH IV, K.0.2

b. MLH IV, K.0.3

c. MLH IV, K.1.1, *Contrebia Belaisca*-Botorrita

⁴⁸ Inscriptions sur *instrumentum domesticum* : Botorrita : K.1.4-23 / K.2.1 / Caminreal K.5.1-2 et 4-10 / Numantia K.9.2-12.

⁴⁹ BARRANDON, 2011, pp. 167-172 et 186-189.

a été choisi l'alphabet latin. Bien qu'il soit difficile de dater l'ensemble de ces documents, ils témoignent d'une notable romanisation des pratiques épigraphiques après 133 av. J.-C. et la pacification de la Celtibérie.

Malgré l'influence ibère en Celtibérie pendant la première moitié du I^{er} siècle, les mutations liées à la présence romaine étaient paradoxalement déjà en cours en Ibérie ; l'une des plus spectaculaires est l'abandon du plomb comme support, puisque la majorité des lamelles de plomb inscrites sont datées de l'époque préromaine. Héritée de l'influence de l'épigraphie grecque, cette pratique, nous l'avons vu, ne correspondait pas à celle des Italiens, sauf en ce qui concerne les messages de défexion. Or les premiers textes de défexion latins de la péninsule Ibérique ne datent que de la fin de la République⁵⁰.

Pour le choix d'un support épigraphique, quel était le plus important : la compétence technique ou l'utilité du document au sein de sa société ? Dans le cas de l'usage du plomb, sa maîtrise technique par les Ibères ne fait aucun doute, certains spécialistes relèvent même le caractère très stéréotypé de ce support⁵¹. Les textes sur plomb en grec sont par ailleurs très peu nombreux dans la Péninsule, contrairement à ceux en ibérique ; c'était donc devenu un support propre à leur culture. Les Romains n'ont jamais fait preuve d'autorité sur les modes d'expression des Hispaniques. Il faut donc chercher dans une autre direction l'arrêt de cette pratique.

Était-ce un problème d'interlocuteurs ? L'investissement croissant des Italiens, au détriment des Grecs, dans le commerce de la Péninsule explique-t-il la défaveur qu'a connue ce support à partir du milieu du I^{er} siècle ? Il faudrait alors estimer que tous les textes sur plomb ont eu une vocation commerciale, ce qui ne semble pas être le cas⁵². En outre, ces textes étaient destinés à être lus par des Ibères, non pas par des Grecs ou des Latins. Il faudrait alors expliquer l'abandon de ce support par un changement des pratiques commerciales au sein même des sociétés ibériques ou par une recomposition des communautés commerçantes, ce qui n'est pas improbable étant donné les bouleversements induits par la conquête romaine.

L'article consacré par J. Untermann en 2001 à la répartition des textes sur plomb et leur étude selon les contextes épigraphiques des lieux de découverte soulève plusieurs points intéressants que nous reprenons ici pour modeste-ment prolonger sa réflexion⁵³.

⁵⁰ Les exemples les plus anciens ont été trouvés à *Emporiae*, voir IRC III, 175 et 177.

⁵¹ Hoz, 1979.

⁵² Voir par exemple le plomb de Cigarralejo (Mula, Murcie) MLH III, G.13.1 en gréco-ibérique, trouvé dans la tombe 21 de la nécropole et daté du IV^e siècle. Avait-on mis une lettre commerciale dans une tombe ? Ce n'est pas impossible. Il faut également tenir compte des nombreux plombs trouvés dans des sanctuaires, à La Punta d'Orleyl par exemple, pour rester prudent sur l'usage de ce support. Ces remarques ont été exprimées par Coline Ruiz Darasse dans son mémoire de DEA.

⁵³ UNTERMANN, 2001 a. Rappelons qu'une première réflexion sur ce support avait été élaborée par OLIVER FOIX, 1985.

Ullastret a livré plus de textes (5)⁵⁴ qu'*Emporion* (2)⁵⁵. Outre les hasards des découvertes, cela confirme que les inscriptions sur plomb s'inscrivent bien dans une culture ibérique. En ce qui concerne l'absence de textes sur plomb à Azaila ou *Tarraco*, malgré des corpus épigraphiques remarquables, cela peut s'expliquer par la chronologie de ces corpus : fin du II^e-début du I^{er} av. J.-C., donc une époque tardive pour l'utilisation du plomb en Ibérie. En revanche, J. Untermann s'étonne à juste titre que le site de La Punta d'Orleyl, dans lequel a été trouvé le plus grand nombre de ces documents (10), n'ait pas livré d'inscriptions sur d'autres supports⁵⁶. À El Castellet de Banyoles, près de Tivisa, les trouvailles sont plus variées puisque l'on a trois inscriptions sur plomb, deux trésors monétaires et des objets d'argent, mais là encore il n'y a pas d'inscriptions sur céramique ou sur pierre⁵⁷. La situation est similaire à La Serreta de Alcoy⁵⁸ et à La Bastida de Mogente⁵⁹. Ces deux derniers sites et celui de La Punta d'Orleyl sont dans la région de Valence, entre le Júcar et le Segura. La conclusion de J. Untermann est alors que seuls des commerçants, l'élite aristocratique locale, utilisaient l'écriture. Le plomb comme support d'écriture révélerait un comportement différent de celui des autres supports dans cette région où les Grecs ont dû être actifs d'un point de vue commercial jusqu'à l'arrivée des Barcides, puis des Romains.

La situation est différente au nord de l'Èbre, par exemple à Pech Maho, site qui nous a livré plusieurs plombs écrits mais aussi toute une variété de supports épigraphiques. J. Untermann s'étonne que le site voisin, Ensérune, lui aussi très bien doté en documents épigraphiques, n'ait livré aucune inscription sur plomb. Outre le fait qu'une inscription sur plomb y a finalement été trouvée (B.1.373)⁶⁰, nous soulignerons que la chronologie des deux sites est différente : celui de Pech Maho est détruit à l'époque de la deuxième guerre punique, alors que celui d'Ensérune est de nouveau en activité sous la domination romaine. Or les constructions romaines furent très consommatrices de plomb, notamment pour tout ce qui était tuyauterie⁶¹. Indépendamment du hasard des découvertes et de la disparité socio-économique possible d'un site à l'autre, il faut tenir compte de ces nouveaux besoins en plomb qui ont pu détourner ce matériau d'une vocation ancienne, voire entraîner sa refonte, nous privant d'une partie des documents.

⁵⁴ *MLH* III, C.2.3-7.

⁵⁵ *MLH* III, C.1.5 et C.1.6.

⁵⁶ *MLH* III, F.9.1-8.

⁵⁷ *MLH* III, C.21.

⁵⁸ *MLH* III, G.1.

⁵⁹ *MLH* III, G.7.

⁶⁰ SOLIER et BARBOUETEAU, 1988.

⁶¹ Nous remercions ici M. Pernot qui a fait cette suggestion lors de la discussion qui suivit la présentation de ce dossier. Voir DOMERGUE, 1990, p. 375.

Cette hypothèse est peut-être étayée par la récente mise au jour d'une inscription sur lamelle de plomb à Monteró (Camarasa), à une cinquantaine de kilomètres au nord-est de Lérida⁶². Cette découverte est remarquable à plusieurs titres : elle est très éloignée des régions où a été trouvée la majorité des autres plombs ; elle a été faite au cours d'une fouille en stratigraphie, dans une couche datée des environs de l'année 100, et dans un site assimilé à un camp romain. Écrivait-on l'ibère sur un support que l'on croyait réservé à la période préromaine et ce dans un camp romain ? Cela est peu probable. En revanche comme l'article le précise cette lamelle a été trouvée avec une « lamelle-lingot de réserve » destinée à la fabrication d'un autre objet⁶³. Sans nier la possibilité que l'inscription date de l'époque d'occupation du site, on imagine surtout que les Romains constituaient des stocks de plombs de tout genre pour les fondre et fabriquer des objets d'une autre utilité que l'écriture.

188

On peut aisément suggérer que l'accès des Ibères à ce métal fut restreint avec la domination romaine. L'exploitation des mines d'argent-plomb de la péninsule Ibérique par les Romains fut intense dès leur arrivée sur place et l'on connaît de nombreuses épaves qui transportèrent des lingots de plomb depuis *Carthago Nova* vers Rome, au moins au 1^{er} siècle⁶⁴. Ces nouvelles conditions d'exploitation, de commercialisation et d'utilisation du plomb expliquent très certainement la fin de son usage pour des documents écrits. Par ailleurs l'écriture possède une certaine noblesse ; tous les autres supports utilisés par les Ibères, pierre monumentale, céramique de table, mais aussi cuillère en argent ou épée, confirment cette place d'honneur attribuée à l'écriture dans une société où son usage était limité. On peut émettre l'hypothèse qu'un matériau devenu assez vulgaire, sous-produit des mines d'argent utilisé pour de la tuyauterie, soit abandonné par des sociétés en mutation. Le plomb a pu être remplacé par un autre support, périssable et plus conforme à la culture italique, ou sinon il faut envisager que les Ibères aient modifié leur comportement dans le domaine de la communication commerciale. On n'oubliera pas la première hypothèse formulée : une recomposition des communautés commerçantes dans les premières décennies de la domination romaine.

On le voit, l'explication de l'abandon du plomb comme support d'écriture vers le milieu du 11^e siècle peut être complexe. Les mutations postérieures sont plus aisées à étudier car il s'agit d'emprunts à la culture latine bien documentés.

⁶² CAMAÑES *et alii*, 2010.

⁶³ *Ibid.*, p. 236.

⁶⁴ DOMERGUE, 1990, pp. 374-376 ; *Id.*, 2008, pp. 22, 84-87 et 234. Pour l'exploitation des mines à l'époque républicaine, on se reportera à DOMERGUE, 1990, pp. 253-277, qui présente entre autres les nombreuses inscriptions sur lingots de plomb.

L'adoption de pratiques épigraphiques latines : reflet de sociétés en mutation

Ce qui caractérise principalement la fin du II^e siècle et le I^{er} siècle, c'est la diffusion géographique du fait épigraphique et la multiplication du nombre de documents, peut-être par 10.

Les types de supports sont également plus variés, certains ne sont utilisés que sous la domination romaine⁶⁵ ; même s'ils ne sont pas spécifiquement romains, comme les assiettes en argent ou les sols en *opus signinum* décorés, c'est la présence italique qui a permis leur développement. Les nombreux programmes urbanistiques entamés à la fin du II^e siècle ont favorisé le développement de l'écriture honorifique, mais elle reste rare avant la latinisation. Les inscriptions ibériques sur pierres plates d'*Emporion* sont uniques, à moins que quelques inscriptions perdues de Sagonte aient aussi été sur plaques ; celles d'*Emporion* peuvent avoir été funéraires ou honorifiques, en tout cas, leur succès relève autant des pratiques grecques que romaines de cette cité mixte. La calligraphie est proche des pratiques italiques.

Les inscriptions sur stèles deviennent relativement nombreuses à l'époque romaine, plus d'une cinquantaine ont été trouvées dans presque toute la Citérienne, mais nous avons vu dans un précédent article que ce support reste formellement éloigné des stèles latines. Seuls les aspects graphiques de certaines inscriptions relèvent clairement d'une influence latine, nous pensons par exemple à la définition d'un champ épigraphique biseauté, à la place systématique d'un point, voire d'une croix de Saint-André, entre les mots ou à l'usage d'abréviations dans un texte (fig. 8, p. 190)⁶⁶. Les influences sur les formulaires restent très délicates à déterminer pour une langue que nous ne comprenons pas.

Avec la présence romaine, l'usage de l'inscription sur *instrumentum domesticum* se multiplia également⁶⁷. Les nombreuses marques sur contenant témoignent du dynamisme du commerce entre l'Italie et la péninsule Ibérique, et de l'économie locale à la fin de la République. Apparaissent des graffiti sur *dolia*, pesons, jarres et mortiers, et plus spécifiquement des graffiti, des timbres ou des marques de fabricants ou de commerçants, gravés avant cuisson⁶⁸. Des potiers allèrent même jusqu'à reproduire

⁶⁵ BARRANDON, 2011, pp. 167-176.

⁶⁶ Id., 2003 et 2011, pp. 176-212.

⁶⁷ La cité d'Ullastret a livré moins d'une cinquantaine de graffiti sur céramiques grecques, alors que la cité d'Azaila en a livré 267 sur céramiques campaniennes, voir *MLH* III, C.2.9 à 53 et E.1.19 à 286.

⁶⁸ Dans sa présentation générale sur les marques de valeur, PANOSA DOMINGO, 1999, pp. 165-168, rappelle qu'elles apparaissent déjà en Catalogne au IV^e siècle. Ce n'est donc pas une nouvelle pratique à mettre en relation avec la présence italique. En outre, les marques sont présentes sur les amphores ibériques depuis le VI^e siècle. L'élément remarquable sous la domination romaine est la diversité des supports et donc de l'usage de l'écriture dans le domaine de la production et des échanges.



FIG. 8. — a. Détail de la stèle funéraire de Iesso (d'après GUITART DURÁN *et alii*, 1996, p. 164)
 b. Marque de potiers : MLH IV, K.5.4, La Caridad-Caminreal (© Dr. Ludwig Reichert Verlag Wiesbaden)

les marques *in planta pedis* des inscriptions latines (fig. 8)⁶⁹. L'influence latine est importante en ce qui concerne certaines pratiques épigraphiques des Celtibères, influence qui se place dans un second temps par rapport à l'adoption de l'écriture, à savoir au 1^{er} siècle av. J.-C., à une époque où les modèles latins sont davantage présents. Ils utilisèrent abondamment un métal qu'ils connaissaient bien, le bronze, pour, comme les Romains, formaliser leur tradition hospitalière et pour rédiger des lois comme c'est le cas à *Contrebia Belaisca* où a aussi été gravé en latin un procès régional tenu sous l'autorité du gouverneur⁷⁰. Or on n'a pour l'instant trouvé que très peu d'inscriptions sur bronze en Ibérie⁷¹. Même s'il faut cependant être

⁶⁹ MLH III, E.1.287.

⁷⁰ Hoz, 1999.

⁷¹ MLH III, F.11.29, et MLH III, F.7.2.

prudent à propos du bronze comme support, car c'est un matériau coûteux et donc normalement fondu pour être réutilisé, peut-on en conclure, comme J. de Hoz, que les Ibères n'ont pas développé une utilisation juridico-administrative de l'écriture⁷² ? On rappellera qu'il a été découvert à Burriac-Can l'Arнау, dans un niveau de la phase finale (les années 90-40), un stylet d'argent associé à du bois carbonisé. Les Ibères ont donc pu utiliser le bois comme support, selon les pratiques romaines de tablettes noircies pour l'écriture de registres⁷³.

Les Hispaniques ont donc fait un choix sélectif de supports : était-ce également une conséquence d'une maîtrise technique inégalement acquise ?

Nous manquons d'information sur ces hommes qui développèrent le fait épigraphique, était-ce des graveurs indépendants ou des ateliers ? Étaient-ils fixés ou itinérants ? Comment ont-ils acquis les technologies grecques puis romaines ? On trouve quelques similitudes régionales dans les décors des stèles mais aussi dans le champ épigraphique, est-ce alors une conséquence d'une culture commune ou de techniques maîtrisées dans une aire limitée ? Dans les cités mixtes, comme *Tarraco* et *Emporion*, on peut estimer que les Ibères bénéficièrent directement des compétences de graveurs italiens et grecs, mais qu'en était-il ailleurs ? Les redondances des décors des mosaïques et peintures dans la vallée de l'Èbre nous incitent à penser que les artisans étaient mobiles, comme ce fut le cas dans d'autres régions de l'Empire⁷⁴. On peut estimer que dans un premier temps ce furent des Italiens. Arrivés avec les premières installations italiques de la fin du II^e siècle, ils purent transmettre leurs compétences à des indigènes. On explique alors l'absence du second style pompéien en Citérieure : les guerres civiles avaient offert peu d'opportunités de travail aux artisans d'Italie, les nouveautés ne vinrent donc pas en Hispanie avant l'époque de César. Au temps des guerres civiles, les artisans devaient être majoritairement des Hispaniques. Les graveurs étaient-ils également itinérants ? C'est probablement le cas des graveurs monétaires. Comment une petite cité qui n'a eu qu'une seule émission monétaire, et elles étaient nombreuses dans ce cas en Citérieure, aurait-elle eu les moyens de financer un atelier monétaire ? Cette itinérance expliquerait, en partie, la similarité de l'iconographie des monnaies de Citérieure, notamment au niveau régional⁷⁵. Enfin, un *Likine* mentionné dans la mosaïque de la *domus* de Caminreal et dans celle fragmentaire d'Andelos serait peut-être le même artisan dont on aurait conservé

⁷² Hoz, 1995 b.

⁷³ ARASA I GIL, 1997, p. 92, et OLESTI VILA, 1995, p. 96. Cela n'est qu'une hypothèse, d'autant plus qu'il n'est pas exclu que ce furent des Italiques qui utilisèrent ce stylet car leur présence est confirmée sur ce site.

⁷⁴ BARRANDON, 2011, pp. 117-120.

⁷⁵ *Ibid.*, pp. 64-66

la trace de ses déplacements sur plusieurs centaines de kilomètres⁷⁶. Mis à part ces deux supports, il est délicat de conclure sur les personnalités qui diffusèrent l'écrit dans les sociétés hispaniques.

Au début du Principat, le latin a supplanté toutes les autres écritures, mis à part le grec que l'on trouve dans quelques rares textes d'Ampurias. Ainsi, le processus a été lent, deux siècles environ, pendant lesquels les Hispaniques ont navigué entre traditions et innovations.

192

La culture épigraphique des Ibères a été l'une des plus anciennes et des plus importantes de l'Occident méditerranéen. L'origine de l'écriture paléo-hispanique est phénicienne, et nous connaissons plusieurs expériences régionales de semi-syllabaires, qui sont menées entre le VII^e siècle et le V^e siècle. Les premiers supports utilisés, et conservés, sont les mêmes que ceux des Phéniciens : la céramique et les stèles. Les principales innovations épigraphiques (supports et techniques de gravure) relèvent de l'influence grecque, mais le processus de transfert des techniques est difficile à établir car on a relativement peu d'inscriptions grecques dans la Péninsule. Il en revanche indéniable qu'à l'arrivée des Romains, les Ibères de la côte orientale avaient une culture épigraphique bien établie et florissante.

La domination romaine a eu un impact majeur sur les pratiques des Ibères. En Ulérieure, la latinisation mit rapidement un terme à l'écriture ibérique, en Citérieure, ils cessèrent d'utiliser le plomb comme support. L'explication de cette mutation doit davantage être recherchée dans un rapport différent vis-à-vis de ce métal que dans une mutation de la société ibérique, même si un renouvellement des élites commerçantes n'est pas exclu. En revanche, sous la domination romaine, les Ibères développèrent une technique connue mais mal maîtrisée : l'épigraphie sur stèle, probablement funéraire. En tirant partie des compétences des Italiens, du simple graffiti on arrive à un texte ordonné et à une gravure soignée. Mais tous les supports romains ne furent pas adoptés. Ainsi, le bronze fut à peine retenu par les Ibères, alors qu'ils possédaient les techniques de travail de ce métal — on rappellera que la grande majorité des cités ibères a émis des monnaies de bronze avec le nom de la cité pour légende. Deux conditions sont donc primordiales pour expliquer le choix d'un support : l'accessibilité du matériau et la compatibilité de son utilisation avec les pratiques socioculturelles des utilisateurs.

Les Celtibères choisirent d'adapter l'écriture ibérique plutôt que celle latine. Ce choix s'explique certainement par le dynamisme de l'écriture ibérique à l'arrivée des Romains. Mais avec la progression de la présence italique, ils adoptèrent plusieurs supports typiquement romains, notamment le bronze,

⁷⁶ *Ibid.*, pp. 170-172.

dont ils possédaient la maîtrise technique. Les scribes officiels romains ont dû jouer un rôle dans le développement d'une épigraphie similaire en Celtibérie, notamment à *Contrebia Belaisca*.

Il semble que sous la domination romaine il y eut des graveurs professionnels itinérants qui facilitèrent la diffusion du fait épigraphique, par transfert de compétences, sans toutefois bouleverser les structures et pratiques culturelles des sociétés indigènes. Il fallut attendre la latinisation des Hispaniques, exigée pour une intégration civique devenue possible à partir des guerres civiles, pour que les épigraphies paléohispaniques appartiennent au passé.

Abréviations

DCPH	<i>Diccionario de cecas y pueblos hispánicos</i>
IAGIL	<i>Inscripciones ampuritanas griegas, ibéricas y latinas</i>
IRC	<i>Inscriptions romaines de Catalogne</i>
MLH	<i>Monumenta Linguarum Hispanicarum</i>

193

BIBLIOGRAPHIE

- ALMAGRO BASCH, Martín (1952), *Las inscripciones ampuritanas griegas, ibéricas y latinas*, Barcelone (cité IAGIL).
- ARANEGUI GASCÓ, Carmen (1997), « Scènes de la cité ibérique : les céramiques d'Edeta », *Dialogues d'histoire ancienne*, 23 (1), pp. 195-220.
- ARASA I GIL, Ferran (1997), « Aproximació a l'estudi del canvi lingüístic en el període ibero-romà (segles II-I a.C.) », *Arse*, 28/29, pp. 83-107.
- BARRANDON, Nathalie (2003), « La part de l'influence latine dans les inscriptions funéraires ibériques et celtibériques », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 33 (1), Madrid, pp. 199-237.
- BARRANDON, Nathalie (2011), *De la pacification à l'intégration des Hispaniques (133-27 a.C.). Les mutations des sociétés indigènes d'Hispanie centrale et septentrionale sous domination romaine*, Bordeaux.
- BATS, Michel (1988), « La logique de l'écriture d'une société à l'autre en Gaule méridionale protohistorique », *RevArchNarb*, 21, pp. 121-148.
- CAMAÑES, M^a Pilar, MONCUNILL, Noemí, PADRÓS, Carles, PRINCIPAL, Jordi, VELAZA, Javier (2010), « Un nuevo plomo ibérico escrito de Monteró 1 », *Serta Palaeohispanica in honorem J. de Hoz*, *Palaeohispanica*, 10, pp. 233-247.
- CORREA, José A. (1989), « El origen de la escritura paleohispánica », dans Julian GONZÁLEZ (éd.), *Estudios sobre Urso*, Séville, pp. 281-301.
- CORREA, José A. (1993), « El signario de Espanca (Castro Verde) y la escritura tartesia », dans Jürgen UNTERMANN et Francisco VILLAR (dir.), *Lengua y cultura en la Hispania prerromana. Actas del V coloquio sobre lenguas y culturas prerromanas de la península Ibérica (Colonia, 1989)*, Salamanque, pp. 521-562.

- CORREA, José A. (2005), « Del alfabeto fenicio al semisilabario paleohispánico », *Acta Palaeohispanica IX, Palaeohispanica*, 5, pp. 137-154.
- DÍAZ ARIÑO, Borja (2008), *Epigrafía latina republicana de Hispania*, Barcelone.
- DOMÍNGUEZ, Adolfo J. (2006), « Greeks in the Iberian Peninsula », dans Gochar R. TSETSKHLADZE (éd.), *Greek Colonization, an account of Greek colonies and other settlements overseas*, Leiden-Boston, t. I, pp. 429-505.
- DOMERGUE, Claude (1990), *Les mines de la péninsule Ibérique dans l'antiquité romaine*, Rome.
- DOMERGUE, Claude (2008), *Les mines antiques, la production des métaux aux époques grecque et romaine*, Paris.
- FABRE, Georges, MAYER, Marc, RODÀ, Isabel (1991), *Inscriptions romaines de Catalogne*, t. III : *Gerone*, Paris-Barcelone (cité IRC III).
- FLETCHER, Domingo (1985), « Lengua y epigrafía ibéricas », *Arqueología del País Valenciano: panorama y perspectivas (anejo de Lucentum)*, Alicante, pp. 281-305.
- FLETCHER, Domingo, (1992), « Comentarios sobre escritura y lengua ibéricas », *Homenaje a E. Pla Ballester, Trabajos varios del S.I.P.*, 89, pp. 301-312.
- GARCÍA BELLIDO, M^a. Paz, BLÁZQUEZ, Carmen (2001), *Diccionario de cecas y pueblos hispánicos* (2 vol.), Madrid (cité DCPH).
- GORROCHATAGUI, Joaquim (1994), « El celtibérico, dialecto arcaico celta », *Emerita*, 62, pp. 297-324.
- GUITART DURÁN, Josep, PERA, Joaquim, MAYER, Marc, VELAZA FRÍAS, Javier (1996), « Noticia preliminar sobre una inscripción ibérica encontrada en Guissona (Leida) », dans Francisco VILLAR et José D'ENCARNAÇÃO (éds.), *La Hispania prerromana. Actas del VI Coloquio sobre lenguas y culturas prerromanas de la Península Ibérica*, Salamanca, pp. 163-170.
- Hoz, Javier de (1979), « Escritura e influencia clásica en los pueblos prerromanas de la Península », *AEspA*, 52, pp. 227-250.
- Hoz, Javier de (1986), « Escritura fenicia y escrituras hispánicas. Algunos aspectos de su relación », *Aula Orientalis*, 4, pp. 73-84.
- Hoz, Javier de (1987), « La escritura greco-ibérica », dans Joaquín GORROCHATAGUI, José L. MELENA y Juan SANTOS (éd.), *Actas del IV Coloquio sobre lenguas y culturas paleohispánicas*, Vitoria, pp. 285-298.
- Hoz, Javier de (1989), « El desarrollo de la escritura y las lenguas de la zona meridional », dans M^a Eugenia AUBET (éd.), *Tartessos, Arqueología proto-histórica del Bajo Guadalquivir*, Sabadell, pp. 523-587.
- Hoz, Javier de (1990), « El origen oriental de las antiguas escrituras hispanas y el desarrollo de la escritura del Algarve », *Estudios Orientais*, 1, pp. 219-246.
- Hoz, Javier de (1991), « The Phoenician Origin of the Early Hispanic Scripts », dans Claude BAURAIN, Catherine BONNET et Véronique KRINGS (éds.), *Phoinikeia Grammata, Lire et écrire en Méditerranée. Actes du colloque de Liège (15-18 novembre 1989)*, Namur, pp. 669-679.

- Hoz, Javier de (1993 a), « La lengua y la escritura ibéricas, y las lenguas de los íberos », dans Jürgen UNTERMANN et Francisco VILLAR (dir.), *Lengua y cultura en la Hispania prerromana. Actas del V coloquio sobre lenguas y culturas prerromanas de la península Ibérica (Colonia, 1989)*, Salamanca, pp. 635-666.
- Hoz, Javier de (1993 b), « Las sociedades paleohispánicas del área no indoeuropea y la escritura », *AEspA*, 66, pp. 3-29.
- Hoz, Javier de (1994), « Griegos e íberos: testimonios epigráficos de una cooperación mercantil », dans Paloma CABRERA, Ricardo OLMOS et Enrique SANMARTÍ (éds.), *Iberos y Griegos: lecturas desde la diversidad*, paru dans le n° 13 (2) de la revue *Huelva Arqueológica*, pp. 243-271.
- Hoz, Javier de (1995 a), « Escrituras en contacto: ibérica y latina », dans Francisco BELTRÁN LLORIS (dir.), *Roma y el nacimiento de la cultura epigráfica en occidente. Actas del VI Coloquio: Roma y las primeras culturas epigráficas del occidente mediterráneo (siglos II a.E.-I d.E.) [Zaragoza, 1992]*, Saragosse, pp. 57-84.
- Hoz, Javier de (1995 b), « El origen de las escrituras paleohispanicas quince años después », dans Francisco BELTRÁN LLORIS (dir.), *Roma y el nacimiento de la cultura epigráfica en occidente. Actas del VI Coloquio: Roma y las primeras culturas epigráficas del occidente mediterráneo (siglos II a.E.-I d.E.) [Zaragoza, 1992]*, Saragosse, pp. 171-206.
- Hoz, Javier de (1995 c), « Las sociedades celtibéricas y Lusitana y la escritura », *AEspA*, 68, pp. 3-30.
- Hoz, Javier de (1995 d), « Ensayo sobre la epigrafía griega de la Península ibérica », *Veleia*, 12, pp. 151-179.
- Hoz, Javier de (1999), « Los metales inscritos en el mundo griego y periférico y los documentos celtibéricos en bronce », dans Francisco VILLAR et Francisco BELTRÁN LLORIS (dir.), *Pueblos, lenguas y escrituras en la Hispania prerromana. Actas del VII Coloquio de Lenguas y Culturas Paleohispanicas (Zaragoza, 1997)*, Salamanca, pp. 433-470.
- Hoz, Javier de (2000-2001), « La Hispania prerromana en la historia de la escritura », *Zephyrus*, 53-54, pp. 509-527.
- Hoz, Javier de (2001), « Sobre algunos problemas del estudio de las lenguas paleohispánicas », *Palaeohispanica*, 1, pp. 113-149.
- Hoz, Javier de (2006), « La réception de l'épigraphie hellénistique dans l'extrême Occident », *Pallas*, 70, pp. 347-364.
- Hoz, Javier de (2010), *Historia lingüística de la Península Ibérica en la Antigüedad*, t. I : *Preliminares y mundo meridional prerromano*, Madrid.
- Hoz, M^a Paz de (1997), « Epigrafía griega en Hispania », *Epigraphica*, 59, pp. 29-96.
- JORDÁN CÓLERA, Carlos (1998), *Introducción al Celtibérico*, Saragosse.
- KOCH, John T. (2009), « A Case for Tartessian as celtic Language », dans *Actas do X Colóquio Internacional sobre Línguas e Culturas Paleo-Hispanicas*, *Palaeohispanica*, 9, pp. 339-351.

- LORRIO, Alberto J., VELAZA, Javier (2005), « La primera inscripción celtibérica sobre plomo », *Acta Palaeohispanica IX, Palaeohispanica*, 5, pp. 1031-1048.
- OLESTI VILA, Oriol (1995), *El territori del Maresme en època republicana (s. III-I a.C.). Estudi d'Arqueomorfologia i Història*, Mataró.
- OLIVER FOIX, Arturo (1985), « La epigrafía Ibérica y Romana como elemento sintomático de influencia cultural. Aportaciones al proceso escriturario en la Edad Antigua », *Boletín de la Sociedad Castellonense de Cultura*, 61, pp. 33-48.
- PANOSA DOMINGO, M^a Isabel (1999), *La escritura ibérica en Cataluña y su contexto socioeconómico (siglos V-I a.C.)*, Vitoria-Gasteiz.
- ROUILLARD, Pierre (1991), *Les Grecs et la péninsule Ibérique du VIII^e au IV^e siècles av. J.-C.*, Bordeaux.
- RUIZ DARASSE, Coline (2006), « L'épigraphie ibérique du pays valencien et sa comparaison avec la Catalogne », *Palaeohispanica*, 6, pp. 165-182.
- RUIZ DARASSE, Coline (2011), *Interfaces épigraphiques. Les contacts linguistiques entre Celtes et Ibères dans le Nord-Est de la péninsule Ibérique et le sud de la Gaule (V^e-I^{er} s. av. J.-C.)*, thèse de doctorat soutenue à l'École pratique des hautes études (Paris) [inédite].
- SANMARTÍ-GREGO, Enrique (1998), « Una carta en lengua ibérica, escrita sobre plomo, procedente de Emporió », *Revue archéologique de Narbonnaise*, 21, pp. 95-115.
- SOLIER, Yves, BARBOUTEAU, Henri (1988), « Découverte de nouveaux plombs, inscrits en ibère dans la région de Narbonne », *Revue archéologique de Narbonnaise*, 21, pp. 61-95.
- UNTERMANN, Jürgen (1980), *Monumenta Linguarum Hispanicarum, Band II. Die Inschriften in iberischer schrift aus Südf frankreich*, Wiesbaden (cité MLH II).
- UNTERMANN, Jürgen (1987), « La gramática de los plomos ibéricos », *Veleia*, 2-3, pp. 35-56.
- UNTERMANN, Jürgen (1990 a), *Monumenta Linguarum Hispanicarum, Band III. Die iberischen Inschriften aus Spanien, 1. Literaturverzeichnis, Einleitung, Indices*, Wiesbaden (cité MLH III-1).
- UNTERMANN, Jürgen (1990 b), *Monumenta Linguarum Hispanicarum, Band III. Die iberischen Inschriften aus Spanien, 2. Die Inschriften*, Wiesbaden (cité MLH III-2).
- UNTERMANN, Jürgen (1995), « La lengua ibérica: nuestro conocimiento y tareas futuras », *Veleia*, 12, pp. 243-256.
- UNTERMANN, Jürgen (1996), « Los plomos ibéricos: estado actual de su interpretación », dans Domingo FLETCHER VALLS (éd.), *Las lenguas paleohispánicas en su entorno cultural (Valence, 1993)*, Valence, pp. 75-108.
- UNTERMANN, Jürgen (1997), *Monumenta Linguarum Hispanicarum, Band IV. Die tartessischen, keltiberischen und lusitanischen Inschriften*, Wiesbaden (cité MLH IV).

- UNTERMANN, Jürgen, WODTKO, Dagmar S. (2000), *Monumenta Linguarum Hispanicarum, Band V. Wörterbuch der keltiberischen Inschriften*, Wiesbaden (cité MLHV).
- UNTERMANN, Jürgen (2001 a), « Algunas novedades sobre la lengua de los plomos ibéricos », dans Francisco MILLAR et M^a Pilar FERNÁNDEZ ÁLVAREZ (dir.), *Religión, lengua y cultura prerromanas de Hispania*, Salamanque, pp. 613-627.
- UNTERMANN, Jürgen (2001 b), « Die vorrömischen Sprachen der iberischen Halbinsel », dans Michael BLECH, Michael KOCH et Michael KUNST (dir.), *Denkmäler der Frühzeit, Hispania Antiqua*, 1, Madrid, pp. 399-407.
- VAN DEN BRANDEN, Albert (1987), « L'inscription néopunique de Cales Coves (Espagne) », *Bibbia e oriente*, 29 (151), pp. 31-38.
- VELAZA, Javier (2004), « Chronica epigraphica iberica VI (2003) », *Palaeohispanica*, 4, pp. 325-332.

MOTS-CLÉS

CELTIBÈRES, ÉCRITURES ET SUPPORTS PALÉOHISPANIQUES, ÉPIGRAPHIES, IBÈRES, LATIN, PHÉNICIENS

